

<https://www.telerama.fr/musique/lage-dor-de-leo-ferre-en-cinq-chants-de-revolte-6706650.php>

“L’Âge d’or” de Léo Ferré en cinq chants de révolte

6 minutes à lire

Louis-Julien Nicolaou

Publié le 07/10/20

Partager

•

• • •



Entre 1960 et 1967, Léo Ferré hausse le ton et multiplie les appels à l'insoumission.

REPORTERS ASSOCIES/GAMMA

Avec la parution d'un impressionnant coffret de seize albums couvrant ses plus belles années, de 1960 à 1967, on découvre des chansons furieusement enragées, dont certaines inédites. En guise de mise en bouche, cinq titres insoumis de l'anar flamboyant.

Si l'œuvre de [Léo Ferré](#) demeure incontournable, c'est précisément que ses contours... sont introuvables. Il semble que Ferré ne s'arrêtait jamais, qu'il composait, écrivait, chantait chaque jour ou presque. C'est pourquoi, malgré le nombre imposant d'enregistrements disponibles en CD, l'intégrale entamée en 2018 se révèle passionnante. Après *La Vie moderne*, premier pan de cette immense entreprise, paraît aujourd'hui *L'Âge d'or* et ses seize albums couvrant la période 1960-1967. Fruit d'un travail éditorial rigoureux, ce nouveau coffret contient assez d'inédits et de raretés pour soulever l'enthousiasme. Ferré haussait alors le ton et multipliait les appels à l'insoumission. En guise de mise en bouche, voici cinq chansons à jeter comme des pavés aux époques de mollesse et d'infamie.

Contre la torture : “Les Temps difficiles” (sur l'album “Vingt Ans”)

Ferré n'est pas Ferrat ou Béranger, c'est un poète en révolte, non un chanteur engagé. D'ailleurs, anar et chanteur, cherchez l'erreur. La position est difficile, intenable puisque le métier – « *la Maffia* » – veut qu'on se vende et tienne meeting, fasse spectacle, alors que l'anarchie ne pense qu'à franchissement, renversement, baïonnette plantée dans le ventre social. Pour en sortir, Ferré prendra une résolution romantique : comme Baudelaire, il embrasse Satan, marie la poésie au mal – et sera donc censuré. Dans un album intitulé *Vingt Ans*, la nouvelle intégrale regroupe plusieurs titres de 1961 que Barclay aurait porté au pilon par crainte de ne pouvoir les assumer. Parmi eux, *Les Temps difficiles* évoque sans détour un sujet alors tabou : la torture pratiquée par l'armée française en Algérie. « *Quand on n'a pas les mêmes idées / On se les r'fil', c'est régulier / Fil' moi ta part mon p'tit Youssef / Sinon j' te branch' sur l'EDF / Les temps sont difficiles !* »



Contre la dictature : “Franco la Muerte” (sur l’album “Ferré 64”)

Ne pas aimer les dictateurs et prétendre les combattre (de loin) ne coûte pas grand-chose ; certains ont su s’en faire une spécialité pour subvenir à leurs besoins de chemises blanches. Entre Ferré et Franco, il y a quelque chose de moins risible et de plus intime. L’Espagne travaillera toujours le poète, non pas celle, laide, défigurée, que le franquisme offrait aux touristes français, mais celle du Sud, âpre, tragique, toute de tripes brûlantes, l’Espagne de Lorca et de Falla, des *Anarchistes* et de *L’Espoir*. Pour Ferré, si le poète García Lorca est mort par la faute de Franco, alors il revient à la poésie de le venger. Ce n’est pas une fanfaronnade, plutôt une compréhension profonde des rouages du fascisme, qui est production de mort comme la poésie en est une de vie (Deleuze définira le fascisme comme une « *ligne mortuaire, mort des autres et mort de soi-même* »). Dans *Franco la Muerte*, Ferré renverse le processus funèbre en tirant à boulets rouges sur le dictateur (« *T’es pas Lorca, t’es sa rature* »), chargeant la poésie de crever la chape de plomb pour chanter l’aurore à venir : « *España la vida !* »



Contre la variété : “À une chanteuse morte” (sur l’album “Cette chanson”)

Au début des années 1960, l’industrie musicale part à la conquête de l’adolescence en lui proposant un nouveau type de chanson appelé yé-yé, variété. Alors âgé de 45 ans, Ferré sera parmi les premiers à vilipender, derrière l’insouciance béatement affichée, la nocivité de l’entreprise. À l’en croire, la chanson bête à cadence mécanique participe à l’abrutissement général et, pis encore, à son acceptation désinvolte par les masses. Dès 1961, il le clame dans *Les Temps difficiles* : « Ou Hallyday ou Dalida / Y a pas d’ raison qu’on en rest’ là / Fous donc B.B. dans ta chanson / Ça f’ra chanter tous les couillons. » Il y reviendra dans *Épique époque* (« Salut les copains ! / Vous entendrez demain / De nouvelles salades / L’époque est bien malade ») et enfonce le clou avec *À une chanteuse morte*. Dans cet hommage à Piaf, « un con d’génie » selon lui, il dénigre Mireille Mathieu à mots couverts et, plus crûment, son imprésario Johnny Stark. L’affaire fera du bruit. Après l’avoir édité sur cinq mille disques, Barclay – producteur de Ferré mais aussi du simulacre de « nouvelle Piaf » – fait machine arrière et ôte le titre des pressages suivants. Ulcéré, Ferré le traîne en justice, en vain. Grâce aux efforts de son fils Mathieu, *À une chanteuse morte* a désormais retrouvé son écrin originel, l’album *Cette chanson*.



Contre la guerre : “Pacific Blues” (sur l’album “Vingt Ans”)

L’antimilitarisme de Ferré est immédiat, sans ambiguïté. Ayant expérimenté la sinistre absurdité de la guerre de 1940, il s’indigne contre celles d’Indochine et d’Algérie. Rien de très original pour un intellectuel de gauche, sinon que lui ne se contente pas d’anonner que la guerre, c’est pas beau. Dans *La Gueuse*, *La Marseillaise* ou *Miss Guéguerre*, il raille, grince, débîne, appelle ouvertement à la désertion. *Pacific Blues* s’avère plus étrange. Là, ce n’est pas le ricanement qui prévaut, mais le drame, l’horreur. Dès l’abord, le décor exotique (« *Les colonies c’est un peu loin mais c’est joli / Y a du soleil / Et des grands champs* ») s’ensanglante de carnage avec cette abominable « *chasse aux animaux* » qui préfigure le « *p’tit trou là dans mon cœur* ». Plus loin, les « *champs d’riz* » précisent la scène, l’Indochine, où passent comme des fantômes ces « *copains qui sont partis bras d’ssus bras d’ssous* » et ne sont jamais revenus. En quelques images fulgurantes, Ferré figure ainsi une guerre que l’on a voulue sans nom, sans images et sans mots. La poésie accomplit ici sa plus noble mission : court-circuiter le langage faux, crétinissant, des idéologies, pulvériser son opaque signalétique pour produire un effet de réel, le désordre de la vie par-delà les mots d’ordre.

Contre tout : “Y en a marre” (sur l’album “Récital Léo Ferré”)

Dans *Plumes de cheval*, de Norman Z. McLeod, Groucho Marx entonnait ce merveilleux refrain : « *Whatever it is, I’m against it !* » On imagine bien Ferré opiner : de ce point de vue, il y a du Marx en lui. Quand il se dresse contre son époque, le chanteur, lui aussi, ne fait pas dans le détail et passe tout à la moulinette. Après *Les Temps difficiles*, *Y en a marre* est un nouveau catalogue de ses dégoûts, cette fois traversé par des appels au soulèvement. Après avoir menacé de représailles les « *mecs des ministères* », Léo dénonce les assassinats franquistes et le racisme en Amérique, évoque les « *équations* » d’Einstein qui menacent de pulvériser l’humanité entière, la rivalité Est-Ouest, la folie de dirigeants toujours plus avides

de conquêtes, enfin, au bout de cette longue hallucination, le Christ. Comme dans *Les Douze*, le grand poème d'Alexandre Blok, ce dernier vient se dépouiller des travestissements de la religion pour participer à la révolte des humbles. Être contre, dès lors, ne revient pas à se satisfaire d'un nihilisme petit-bourgeois. Chez Ferré, c'est le nerf du combat, la condition et la justification de la prise de parole. La révolte des mots est son principe premier. Jusqu'au bout, sa poétique sera aussi une politique : le coup de poing permanent.



[“Les Trésors de France Musique” : quelle était la playlist idéale de Léo Ferré ?](#) Elise Racque 2 minutes à lire

écouter

Léo Ferré, *L'Âge d'or, 1960-1967*, coffret 16 CD, Universal.

- [Chanson française](#)
- [anarchie](#)
- [Léo Ferré](#)

[Louis-Julien Nicolaou](#)